

Le spleen de Dieulermesson Petit-Frère

Cette deuxième partie de la présentation des écrits de Dieulermesson Petit Frère propose une lecture de Lettre à la Niña ou monologue d'un solitaire ivre, deuxième livre de l'anthologie Poème pour une petite fille à l'autre bout du monde et autres textes, parue en 2022 chez Legs Édition.

Dans Lettre à la Niña ou monologue d'un solitaire ivre, le poète réinvente la figure de La Niña Estrellita, l'héroïne de L'Espace d'un cillement (1959), roman de Jacques Stephen Alexis. Il lui parle du pays, de la Grand-Rue, du bas de la ville et du bar où ils se sont rencontrés. À travers ces souvenirs, il raconte, le cœur lourd, ce qu'est devenue la ville. La forme épistolaire donne au texte sa dimension intime et lyrique. Deux citations placées en épigraphe en annoncent les thèmes : l'une, de Lianne La Havas, évoque l'amour ; l'autre, de Georges Castera, fait référence à la violence dans la ville.

La lettre s'ouvre sur la formule « chère niña », mais ne porte ni lieu ni date d'expédition. L'emploi de la première et de la deuxième personne souligne le lien entre celui qui écrit et celle à qui il s'adresse. Dès l'incipit, le poète doute que sa lettre lui parvienne : « Il est fort à parier que tu ne recevras pas cette lettre » (p. 37). Il en donne aussitôt la raison : « Cela n'est un secret pour personne que les services postaux, comme il en est pour la plupart des institutions du pays, sont au point mort » (p. 37).

Dans cette longue lettre, le poète déplore la dégradation de Port-au-Prince et, plus largement, la situation de son pays. Il se souvient d'un temps où la vie semblait pouvoir sépanouir, où « la vie pourrait mieux se ré-inventer » (p. 37). Puis il constate que, « depuis que la mafia haïtienne a essaimé ses filiales dans les différents coins du pays », vivre a perdu de son goût et de son sens. La disparition de ce qui faisait la beauté et l'attrait de la ville suscite chez lui un profond regret.

Les rues et les lieux qu'il énumère font resurgir la vie du centre-ville : la Grand-Rue, les rues Saint-Honoré, d'Ennery et de La Réunion ; les rues Dr Aubry, Courte, Bonne Foi, Fronts-Forts, Miracles et Pavée, où prospérait le commerce informel ; puis le Yanvalou, la Récréation, My Spot, le Piment Rouge, le Toast 37 et le Tap Tap, lieux de rencontre et d'échange peu à peu désertés.

Le poète évoque aussi un braquage



qui a failli lui coûter la vie, ses années de lycée au Bel-Air, la librairie de la rue Bonne Foi et le dechoukay de 2004, avec la vague de violence qui a suivi la fin du pouvoir Lavalas. La lettre fait ainsi défiler les malheurs d'une ville dont le déclin remonte loin dans le temps. Une phrase en résume l'état : « Le centre-ville est devenu un grand trou noir » (p. 40).

Lettre à la Niña est également le récit d'un départ. Depuis l'ailleurs, le poète regarde ce qu'il a laissé derrière lui : « je ne sais pas si j'ai tort à partir laissant ainsi derrière moi toutes ces années que j'ai mises à

construire quelque chose qui pourrait ressembler à un désir de vivre... » (p. 47). La lettre révèle aussi la nature de sa relation avec La Niña. Plus que d'amitié, il s'agit d'amour : « Si nous devions refaire le monde, nous ne pourrions plus revivre ce que nous avons vécu ici autrefois faute d'intimités et de liberté, et ne pourrions non plus nous aimer tranquillement... » (p. 50). Le souvenir de leur intimité demeure vif : « Rien qu'en toi, j'ai parcouru La Havane et ses quartiers et toutes ces villes du monde qui habitaient ton corps... » (p. 48). Le poète éprouve pourtant de la culpabilité de ne pas

lui avoir assez ouvert son cœur : « Je me sens coupable de ne t'avoir pas dit combien je t'ai aimée, de ne t'avoir pas parlé, à voix basse, comme un chanteur de cabaret, le cœur gros comme une orange, tout empli de toi, de tous ces interdits que j'ai bravés pour être auprès de toi » (p. 51). Malgré sa mélancolie, Lettre à la Niña est un délice. Sous la plume de Petit Frère, le centre-ville renaît. Mais la destruction de ce petit paradis, qui faisait le bonheur des bons vivants, lui laisse une douleur à fendre l'âme.

Lucas Saint-Jean